

Fiche n° 1

Nadja, André Breton

1928, Gallimard (+ folio)

L'auteur

André Breton, surnommé le « Pape du surréalisme » est né en 1896 ; c'est un homme engagé au parti communiste et un écrivain complet puisqu'il rédigea des romans, des poèmes et des manifestes. Il est aussi un fervent collectionneur, ce qui lui permettra d'être organisateur d'expositions internationales.

L'œuvre et son contexte

Nadja est un objet curieux, à mi-chemin entre le récit et l'autobiographie puisqu'André Breton y relate sa rencontre avec une femme qu'il a réellement côtoyé en 1926. On y retrouve les thèmes chers aux surréalistes, comme le rêve ou l'écriture automatique. Quand il compose cette œuvre en 1927, André Breton se retrouve dans une situation délicate, il vient de quitter la carrière médicale qui lui tendait les bras. Il se retrouve également dans une grande détresse.

L'œuvre en quelques mots

Nadja se compose de plusieurs parties. Il s'agit d'abord d'une réflexion théorique sur la littérature et les arts et c'est au centre de l'œuvre que l'on retrouve le récit de la rencontre entre le poète et *Nadja*. Dans la dernière partie, l'auteur nous livre son opinion sur la folie et fait une allusion rapide à sa nouvelle rencontre. Le véritable moteur de l'écriture c'est la quête d'identité et s'il ajoute autant de dessins et de photos c'est qu'il veut éliminer toute forme de description puisqu'il réalise une œuvre « anti-littéraire ».

Le thème dans l'œuvre

Nadja, le personnage principal est une femme objet puisque Breton se déclare subjugué par sa beauté et particulièrement par ses yeux à tel point qu'il « déclare n'avoir jamais vu de tels yeux » (p. 72). Il en parle tellement que l'on peut y voir une certaine forme de fétichisme, cela lui permet d'occulter la sexualité au moyen d'objets substitutifs et le gant bleu présent dans l'œuvre nous prouve combien Breton voue un culte immodéré pour cet accessoire ; il nous évoque cette emprise puisqu'il dit « je ne sais ce qu'alors il put y avoir

pour moi de merveilleusement décisif dans la pensée de ce gant quittant pour toujours cette main » (p. 69). Cette passion pour les objets est vouée également aux objets d'art et plus précisément aux toiles de Chirico. Son fantasme est de se retrouver seul dans un musée, pendant la nuit pour y contempler les différentes peintures « j'aime beaucoup ces hommes qui se laissent enfermer dans un musée pour pouvoir contempler à leur aise, en temps illicite, un portrait de femme qu'ils éclairent au moyen d'une lampe sourde » (p. 132). Les objets sont source de rêves, d'hallucinations comme le rondin de bois « dont l'image me poursuit » (p. 31) ou encore la main de feu. Le narrateur est en quête de lui-même et son unique solution pour se trouver est d'être au contact des objets ; il cherche alors au marché aux puces des « objets qu'on ne trouve nulle part ailleurs, démodés, fragmentés, inutilisables, presque incompréhensibles, pervers enfin au sens où je l'entends » (p. 62). En fait, l'objet se substitue alors à la réalité, ce sont la plupart du temps des objets futiles comme « la fleur des amants » (p. 138), objet inventé par Nadja. Les objets sont aussi une fantasmagorie pour fuir le réel, il s'approprie les objets appartenant à Nadja, comme la patte de lion pour mieux ressentir la puissance de son amour naissant. Les objets sont détournés de leur fonction première et lui servent à matérialiser sa relation avec Nadja, c'est le cas du livre que sa future fiancée lui demande d'écrire (p. 118). Ce sont des objets dotés d'une certaine magie, de mystère comme la jarrettière du musée Grévin qui devient pour Breton un objet de fantasme et de « provocation » (p. 179). S'il y a autant d'objets dans Breton, c'est sûrement parce qu'ils sont son reflet « je tenais, en effet, tout comme de quelques personnes et de quelques objets, à en donner une image photographique, qui fût prise sous l'angle spécial dont je les avais moi-même considérés ».

Tout est dit

André Breton voue un tel culte aux objets qu'il déclara « grâce à eux, je n'ai jamais été privé de chaleur humaine ». Il a d'ailleurs passé cinquante ans de son existence à traquer les objets les plus insolites en Europe et dans le Nouveau Monde puisque comme il le déclarait « les objets le touchent ».

Échos

Cette œuvre paraît aussi étrange que ce vers de Lautréamont « beau comme la rencontre fortuite, sur une table d'opération, d'une machine à coudre et d'un parapluie ». Les objets deviennent des boîtes de vérité et de rêve à la fois. On peut mieux visualiser cela grâce à l'exposition qui s'est déroulée au centre Pompidou en 2013 sur les surréalistes et les objets ; le téléphone-homard de Salvador Dali nous prouve combien les surréalistes aiment l'étrangeté.

ISABELLE CLOCHARD

Fiche n° 2

Intérieur, Thomas Clerc

2013, coll. « L'Arbalète », Gallimard

L'auteur

Né en 1965, Thomas Clerc, écrivain et critique littéraire a déjà publié aux Éditions Gallimard, dans la collection « L'Arbalète » *Paris, musée du xx^e siècle : le dixième arrondissement*, en 2007 et en 2010, *L'homme qui tua Roland Barthes et autres nouvelles* qui a reçu le Grand Prix de la nouvelle de l'Académie française.

L'œuvre et son contexte

Placé sous le signe de la décoration, à la fois par la dédicace : « Je dédie ce livre à mon arrière-grand-père Auguste Clerc, décorateur et peintre d'objets religieux, orneur, assassiné par sa femme le 29 juin 1912, à l'âge de 48 ans » et par l'exergue « *La décoration ! tout est dans ce mot* » (Mallarmé), cet Intérieur est à la fois l'évocation d'un appartement parisien et aussi un voyage intérieur à la façon des écrits de Pérec.

L'œuvre en quelques mots

Décrire d'une manière exhaustive son appartement de 50 mètres carrés (en 400 pages), tel a été le défi initial de Thomas Clerc. Une sorte de pari littéraire qui ne peut pas ne pas faire penser aux essais de Pérec pour « épuisier » les lieux mais aussi à Xavier de Maistre avec son *Voyage autour de ma chambre*. Jeu de piste pour lecteur cultivé, ce récit qui ressemble d'emblée à un inventaire méticuleux devient rapidement un roman d'aventures.

Le thème dans l'œuvre

Pièce par pièce Thomas Clerc voyage dans son appartement, scrute chaque coin et recoin, chaque tiroir, chaque placard. Chaque objet est consigné, décrit, répertorié d'une manière qui pourrait faire songer à un inventaire d'huissier ou d'agent immobilier.

Le roman se divise ainsi en sept chapitres, pour les sept pièces : « Entrée », « Salle de bains », « Toilettes », « Cuisine », « Salon », « Bureau » et « Chambre ». La description se fait méthodique, presque clinique et pourtant jamais froide et neutre, y compris pour des objets qui semblent avoir une moindre importance. Ainsi « L'éclairage est assuré par 1 plafonnier – le seul de l'appartement- en

verre blanc et de forme oblongue [...]. Sa plastique, à peine contestée par la fine couche de poussière formée sur son globe m'indiffère, mais sous cette indifférence couve 1 déception [...].»

Le souci du détail, voire du détail hyper précis s'explique par un cambriolage dont a été victime l'auteur qui cherche alors dans l'écriture « 1 preuve matérielle » de l'existence des choses. Mais s'explique aussi par la volonté de ne pas se « contenter de donner à voir au lecteur cette espèce de musée qu'est [son] appartement, mais le lui faire palper [...] ».

Un musée, son appartement ? Un musée personnel, intime, dans lequel le cambrioleur a pu trouver des paquets de copies et « 700 livres » dans le bureau.

Thomas Clerc invite son lecteur à découvrir son univers, celui d'un homme solitaire, parisien et très cultivé mais aussi quelques aspects de son milieu social, de sa personnalité et de ses goûts culinaires et littéraires : « j'ai dit adieu au beurre, au sucre, au sel, aux œufs, à la charcuterie et au Nutella, comme en matière artistique et littéraire, je ne digère pas les nourritures infâmes, le Coelho, le Chagall, la Katherine Pancol ». Un auteur qui pense aussi à son lecteur : « mon regret serait qu'en le lisant, ce livre ne lui fasse ni chaud, ni froid ».

Tout est dit

« Il y a en moi 1 graine d'archiviste et je n'aurais pas entrepris ce vaste documentaire si je n'avais la conviction que l'archive, comme la Littérature, dit le vrai. »

« S'émerveiller du monde technique est 1 moyen comme 1 autre de passer 1 bon moment avant la mort [...] ».

Échos

- *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre, 1794.
- *Les Choses*, Pérec, 1965.

ISABELLE QUELLA-GUYOT

Fiche n° 3

***Autobiographie des objets*, François Bon**

éd. du Seuil, coll. « Points », 237 p., 2012 puis 2013 pour format « poche »

L'auteur

François Bon est né en 1953, dans un milieu modeste mais aimant ; il demeure fidèle à ce marais poitevin où il a grandi, et dont tant d'éléments se retrouvent dans *Autobiographie*. D'abord ingénieur spécialisé en soudure, il se tourne vers l'écriture à travers romans, récits, théâtre, weblittérature. Remarqué pour *Sortie d'usine* en 1982, il s'inscrit dans la même veine que P. Michon ou A. Ernaux.

L'œuvre et son contexte

Hymne d'amour aux objets, situations et souvenirs de l'enfance, les 64 courts chapitres qui composent cette mosaïque mémorielle commencent tous par un mot (ou groupe nominal, ou courte phrase verbale) sans déterminant ni majuscule (sauf noms propres), dont la distribution est relativement aléatoire à première vue : à « question » (premier item) succède « nylon » tandis que le dernier item s'intitule « l'armoire aux livres », ce qui bien sûr symbolise ce livre-ci, conservatoire et témoin de la bibliothèque mentale de l'auteur.

L'œuvre en quelques mots

Le titre peut se comprendre de plusieurs façons : les objets se racontant eux-mêmes, à travers la médiation salvatrice de l'auteur, ou F. Bon évoquant sa propre vie, à travers le prisme des choses essentielles, ou insignifiantes et modestes, qui ont rythmé, jalonné, son enfance et son adolescence ; les deux significations se confondent bien entendu, puisque c'est l'indéfectible lien d'un être et d'une collection d'objets aimés, délaissés, oubliés... qui finit par répondre à la « question » d'ouverture : « le monde des objets aujourd'hui s'est clos. Le livre qui va vers eux (...) est la marche vers ce qui, en leur temps, permettait de les traverser » (p. 237).

Le thème dans l'œuvre

Le charme suranné de la plupart des objets ici évoqués (la toise, la toupie, l'es-
sue-glace manuel des premières deux-chevaux...) renvoie le lecteur contemporain à sa propre collection, mentale ou effective, d'un monde balayé par la modernité, l'informatique, la miniaturisation : le « transistor », le livre de poche,

la machine à laver arrivent peu à peu et détrônent les pratiques anciennes, la lessiveuse odorante, la TSF à lampe... Toute notre histoire – y compris politique – mais aussi urbaine, civilisationnelle, générationnelle, défile dans ce récit, qui se refuse à la nostalgie béate du « c'était mieux avant » tout en soulignant quand même le grand enlaidissement de notre périphérie : « La ville s'est dégradée, prise par ce vague abandon des provinces dont le contre a été aspiré comme par une paille » (p. 11). Le contraste plaisant entre certains titres – « baïonnette » – et la profondeur poignante des réflexions induites : « on arpente les maisons qu'on n'habite plus, on retrouve les visages qu'on ne voit plus » (p. 79) nous tient constamment en éveil : on sait qu'au détour d'une remarque sur les banquettes de la DS ou la règle à calcul, une philosophie délicate, d'un épicurisme parfois assombri, va nous bouleverser. *Memento mori* de nos proches disparus, des gestes et des représentations de soi et du monde écrasés par le fulgurant progrès des 15 dernières années, cette *Autobiographie* part aussi, à sa façon, à *La recherche du temps perdu*.

Tout est dit

« J'appartiens à un monde disparu – et je vis et me conduis au-delà de cette appartenance. » (p. 37)

« L'histoire de la fin des objets est pour chacun d'entre eux l'histoire de la fin d'une certaine relation à nos fournisseurs. » (p. 211)

« J'ai cheminé par un livre vers l'armoire cette année-là par la mort refermée. » (p. 237)

Échos

- Adler, Aurélie, « Éclats des vies muettes. Figures du minuscule et du marginal dans les récits de vie de Pierre Michon, Annie Ernaux, Pierre Bergounioux et François Bon », *Cahiers du CERACC*, 5, 2012.
- Inkel, Stéphane, « Archéologie du politique chez François Bon », @analyses [En ligne], Dossiers, *Réel du récit/Récit du réel*, mis à jour le : 20/01/2012.
- Lepage, Mahigan, « François Bon : la fabrique du présent », Montréal, université du Québec à Montréal, thèse de doctorat en études littéraires, 2010.
- Martin-Achard, Frédéric, « Figures de l'intériorité dans le roman contemporain (François Bon, Laurent Mauvignier, Jacques Serena) », *Cahiers du CERACC*, 5, 2012.
- www.tierslivre.net.
- *Mythologies*, Roland Barthes.
- *Les Choses*, Georges Pérec.

ISABELLE CASTA

Fiche n° 4

***La Peau de chagrin*, Honoré de Balzac**
(1831) éd. Urbain Canel et Charles Gosselin, Le Livre de poche 1972

***Le Cousin Pons*, Honoré de Balzac**
(1847) Calmann-Lévy, Le Livre de poche 1976

L'auteur

Honoré de Balzac (1799-1850) est l'auteur de la somme romanesque « La Comédie humaine » ; à la fois réaliste, romantique et fantastique, sa création échappe à toutes les classifications génériques et représente l'un des sommets littéraires français, avec les œuvres de Stendhal et de Flaubert.

L'œuvre et son contexte

Les deux romans représentent presque les deux extrêmes de la *Comédie* même si *La Peau de Chagrin* se situe hors de la suite proprement dite : on y croise cependant l'un des grands récurrents, le séduisant Rastignac ; Raphaël de Valentin, noble, beau et pauvre, va accepter un pacte infernal, dans la boutique d'un vieil original – type du juif inquiétant et manipulateur très fréquent à l'époque ; le « cousin Pons », lui, se croit pauvre aussi, mais la collection d'œuvres d'art hétéroclites qu'il a accumulées vaut en fait une fortune et cela n'échappe pas à la malveillance cupide de sa famille, en particulier les cousins Camusot de Marville. La critique a souvent vu, dans les personnages féminins haïssables et brutaux de cet épisode, des allusions explicites de Balzac à la figure maternelle, toujours redoutable et malveillante.

L'œuvre en quelques mots

Les deux romans sont en miroir l'un de l'autre, l'un s'attachant à un seul objet, une « peau de chagrin » (cuir gaufré) rétractile qui symbolise la vie menacée de Raphaël, l'autre à une foule d'objets, dont la masse crée l'importance et le prix ; succédant à la *Cousine Bette* dans le diptyque des « parents pauvres », le roman du vieux musicien Pons est marqué par l'affirmation de l'amitié masculine – l'union émouvante de deux vieux garçons (Pons et Schmucke), qui sont maltraités par la société et ne trouvent de répit que dans leur sollicitude mutuelle. Les deux romans *La peau de chagrin* et *Le Cousin Pons* s'achèvent